



## Académie des sciences d'outre-mer

### *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

**Postcolonial studies : modes d'emploi / textes réunis et présentés par le Collectif Write Back**  
**éd. Presses universitaires de Lyon, 2013**  
**cote : 59.207**

Cet ouvrage collectif est le fait d'un « Laboratoire des jeunes chercheurs en littérature et études postcoloniales ; les outils théoriques à l'épreuve des textes », en raccourci « Collectif Write Back », rassemblant à l'époque de la publication (2013) sept membres, de l'École Normale Supérieure de Lyon. Il est également une sorte d'actes d'un colloque tenu dans cette ENS en 2010.

Y compris les membres du collectif, dix-huit auteurs ont participé à cet ouvrage.

L'intitulé de ce collectif fait allusion à un ouvrage de 1989, considéré comme fondateur des études littéraires postcoloniales, « The Empire Writes Back » de Bill Ashcroft, Gareth Griffith et Helen Tiffith (en français, « L'Empire vous répond », 2002 et 2012). Lequel rend compte, pour simplifier, de l'impact des grandes colonisations européennes sur les représentations identitaires de populations colonisées ou semi colonisées, soit une grande partie du monde, et des appropriations linguistiques et poétiques élaborées en riposte par les écrivains issus des anciens territoires coloniaux britanniques.

Contrairement à la première impression que peut avoir le lecteur à la vue des mots « répond » ou « Writes Back » utilisés en français et en anglais, il ne s'agit pas d'une polémique ou d'une controverse mais d'un ouvrage qui veut ouvrir au dialogue. En d'autres termes, les études postcoloniales ne seraient pas simplement des études militantes, engagées – comme on peut les voir qualifiées dans un certain nombre d'ouvrages et par les fondateurs historiques du postcolonial, depuis Edward Saïd – mais comme lieu d'expérimentation de plusieurs problématiques, sans *a priori* dogmatique ni même orthodoxie.

Nous ne mènerons pas plus loin cette référence au « Write Back » ou à la « Réponse » car le débat déborderait très largement le compte-rendu de lecture d'un ouvrage collectif particulier. Il était cependant nécessaire de replacer ce dernier dans une généalogie qu'il revendique, de par son nom même.

On le lira donc des modes d'emploi, comme y invite le titre, ou un *vade-mecum* ou un guide de voyage. Car la table des matières est de ce point de vue parlante : on va de « la circulation et l'historicisation des concepts postcoloniaux », en passant par l'analyse de la « pluralité théorique des postcolonial studies », « les aléas de la réception culturelle » à « l'exotisme colonial », aux « concepts à l'épreuve des textes littéraires » et quelques exemples particulier de littérature relevant du postcolonial.



<sup>1</sup> Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## *Académie des sciences d'outre-mer*

Soit pour préciser, trois parties.

La première rappelle les concepts de « postcolonial studies » et en analyse les critiques, dont l'une des principales est leur caractère revendicateur à l'égard du colonialisme en général, une autre étant à l'inverse la contestation de l'apologie colonialiste qui, de fait, maintient une hiérarchie des cultures. C'est bien alors une histoire fondée sur le dialogue « polyphonique » qu'il s'agirait d'expérimenter.

Dans la seconde partie, le propos paraît un peu moins clair. On peut cependant en retenir que par nature, les « postcolonial studies » sont issues de plusieurs courants théoriques et disciplinaires. Il n'y a pas lieu de craindre d'y voir figurer des contradictions, la polyphonie d'ensemble constituant leur richesse.

Comme il a été dit, une troisième partie traite d'exemples particuliers, tous intéressants.

Les membres du collectif ont assuré des transitions entre chapitres et parties, explicatives et de synthèse, ils y font preuve d'une modération et d'une prise de distance qui assurent à la fois d'une bonne critique, objective, et de la constatation de la nécessité d'accepter le pluriel et les contradictions pour bien comprendre les « Postcolonial Studies ».

S'il ne peut épuiser une question débattue depuis plus de trois décennies dans le monde anglophone, de façon relativement méthodique, depuis moins de deux décennies dans le monde francophone, de façon plus polémique (« le carnaval académique » de J.F. Bayart), cet ouvrage « mérite le détour ».

Le voyageur réellement désireux de naviguer, en touriste cultivé et exigeant, dans un monde tourmenté par les questions identitaires, le dialogue de sourds ou de bien entendants entre partisans de la continuité et revendicateurs de leur spécificité et de leur intrinsèque valeur, trouvera matière à évaluer les sites que ce guide de « Modes d'emploi » lui propose. Précisons cependant que l'ouvrage n'est pas de vulgarisation facile et qu'il appelle un lecteur motivé au moins par le souci de mieux comprendre ce que sont ces « Postcolonial Studies ».

Dernière notation et pour rappel : ce guide montre clairement que la matière est d'abord et surtout anglophone.

**Jean Nemo**